

la Vie Heureuse



EROS AU COQ

AMOUR, ETERNEL ENFANT et premier-né des dieux, est fêté au printemps par la jeune nature. Perché sur le coq triomphal, il appelle de la main tout le cortège des génies heureux. Il n'est guère de poète qui ne l'ait chanté. Au bas de chacune des pages de cette revue, comme un hommage au renouveau de l'année, nous avons écrit une des pensées qu'ils lui ont dédiées. Les unes sont simples, les autres raffinées; celles-là du ton banal, celles-ci du langage le plus éthéré. Et telle est sa puissance variée, que toutes se contredisent, sans qu'aucune cesse d'être juste.

laisien, vous aurez à peu près toute la pièce : la pièce latine et la pièce française. La meilleure traduction, c'est encore une adaptation. La démonstration est faite, brillamment faite.

Je crains seulement que l'auteur ne l'ait voulue trop complète. Pour que nous comprenions bien que c'était simple, il a fait plus simple encore que nature. La pièce de Plaute comportait de la fantaisie, voire du lyrisme dans le rôle de l'esclave traditionnel meneur de la pièce, et aussi dans le langage. M. Tristan Bernard a pensé que cela n'était pas adaptable. De l'esclave il a fait un valet de chambre un peu rabougri, et il a mis le style à la raison. Je ne dis pas qu'il soit sans excuse. Mais s'est-il aperçu qu'il n'en fallait pas davantage pour que la pièce n'eût plus l'air d'avoir été de Plaute ? D'ailleurs, ce n'est peut-être pas plus mal. Car si, ainsi simplifiée et atténuée, elle n'a plus l'air d'être de Plaute, elle a bien l'air d'être de Térence.

PETITE HOLLANDE, DE M. SACHA GUITRY. Petite Hollande est une pièce bien parisienne : elle est faite de rien, et l'on y trouve un peu de tout. Ce n'est pas assez dire. Elle pourrait aussi bien s'intituler *le Parisien*.

Au premier acte, le Parisien, André, s'est réfugié dans un poétique village de Hollande où il prétend oublier celle qu'il aime, Marthe, et qu'elle l'a quitté, grâce aux canaux, aux tulipes, aux soleils couchants, grâce surtout à Petite Hollande. Petite Hollande, c'est Lisbeth, bibelot amou-

reux, innocent et timide. Mais un ami arrive de Paris, lui apprend que Marthe n'est pas heureuse. Il part aussitôt, abandonnant Petite Hollande fondue en larmes. Et l'on a dans ce premier acte les éléments d'une mélancolique et touchante comédie psychologique sur l'« Impossible oubli ». Le second acte aussi se suffit à lui-même, il constitue ce qu'on appelait il y a quelque dix ans une « comédie » rosse. Titre : « la Tristesse de renouer ». André reprend Marthe parce qu'il la brutalise. Il est vrai que cela se passe dans un monde de viveurs. C'est extrêmement parisien. Le troisième acte, qui nous ramène en Hollande et à Petite Hollande, garde vis-à-vis des deux autres une jalouse indépendance. C'est une sorte d'allégorie : « Hercule entre le Vice et la Vertu ». L'Hercule Parisien embrasse d'abord la Vertu-Lisbeth, mais Marthe le surprend, se fait jalouse : il ne peut plus douter qu'elle l'aime. La Vertu lui a rendu le Vice. Lisbeth reste seule... Il n'y a pas de quatrième acte.

On pourrait croire que cela fait plutôt trois pièces qu'une. Eh bien, il y a tout de même une pièce. Il y a une pièce, parce qu'il y a un caractère, un type, un héros, qu'on peut suivre du commencement à la fin, qui est curieux, vrai, vivant, simple et très complexe. Le héros, c'est « le Parisien ». Le Parisien est intelligent et avisé. Il a du goût. Il prétend avoir de l'expérience et connaître la vie, parce qu'il connaît ses illusions.

Il croit qu'il a de la volonté parce qu'il sait qu'il faut en avoir. Il est plus qu'homme au monde capable de bons sentiments, de sentiment, de passion même. Il a des idées profondes sur le véritable amour. Mais il redoute par-dessus tout le ridicule et il s' imagine que la férocité est mieux portée. Il est ironiste par timidité, « muflé » par naïveté. Enfin, il est spirituel, il a l'esprit dans le sang comme une maladie héréditaire. Il en met partout, il lui sacrifie tout. C'est sa gloire et sa tare. On est Parisien ou on ne l'est pas. Le Parisien de M. Sacha Guitry est bien Parisien.

La comédie de M. S. Guitry est encadrée de deux actes, qui valent l'un et l'autre mieux que leur place.

Dans la *Comédie des Familles* de M. P. Gèraldy, minuscule saynète où nous est présentée l'histoire un peu simple d'un cousin et d'une cousine qui s'aiment sans le savoir et se marieront grâce à un prétendant ridicule, parmi des vers qui sont un hommage à M. Coppée, se détache un bout de scène d'un charmant mari-vaudage. On dirait de fins bonbons dans le cornet du petit épicière de Montrouge.

Quant à *Chauffeur*, de M. Maurey, c'est un acte du comique le plus actuel — il s'agit d'un jardinier qui s'improvise chauffeur d'automobile — et le plus classique, car tous les effets y sont pris du sujet même. C'est du « Grand Guignol » odéonien.

HENRI-L. DE PERERA.

Le dernier Livre L'AMOUR

de Marcelle Tinayre
QUI PLEURE



LE NOUVEL OUVRAGE de Mme M. Tinayre se compose de quatre récits, dont trois disent la vie qui survit à l'amour. Là est l'unité et la poésie du livre. Ce même auteur, qui décrivait naguère

avec une force pathétique les orages de l'amour combattant, et, dans la *Vie amoureuse* de François Barbazanges, les réveries de l'amour-illusion, a voué ces quatre contes à la douleur et à l'amour voilé.

LA PREMIÈRE NOUVELLE de l'ouvrage de Mme Tinayre se nomme *la Consolatrice* ; et elle traite avec un pathétique nouveau un thème très ancien, un des motifs éternels du drame et du roman : l'homme entre les deux femmes qui l'aiment, dont l'une est l'inspiratrice, tandis que l'autre a les humbles vertus du foyer : contraste permanent de Marthe et de Marie ! Il apparaît non seulement dans la *Gioconda* de M. d'Annunzio, dans les *Deux Femmes du Bourgeois de Bruges* de M. Barrès, mais déjà dans un lai de Marie de France. Seulement Mme Tinayre l'a pris d'un biais nouveau.

Georges Clarence, le musicien, a épousé par compassion, presque par devoir, à la mort de sa mère, l'orpheline que celle-ci avait recueillie et élevée dans l'espoir précisément d'en faire sa bru ; Pauline a une certaine intelligence scolaire, beaucoup d'ordre et de régularité, de l'empire sur soi, de la ténacité, et une autorité qui sait être douce. Elle a fait d'excellentes études, n'est artiste en aucune façon, belle d'ailleurs, avec une certaine tendance à devenir un peu forte. Elle donne au musicien une maison confortable et deux enfants.

Cependant Clarence, venu à Naples où on joue sa *Parisina*, entend Béatrice Albari qui la

chante. Il ne leur faut que se reconnaître pour savoir qu'ils sont, l'un à l'autre, l'être qu'on chérit entre les êtres et qui comble la vie. Neuf ans dure ce bonheur, que Clarence a fait chanter, avec toute la nature, dans l'admirable *Symphonie amoureuse*. Mme Clarence sait tout, et se résigne, ou paraît se résigner. Sa grandeur d'âme attend son heure.

Béatrice Albari est brûlée à Budapest dans l'incendie d'un théâtre. A cette nouvelle, la bourgeoise, la mère de famille, l'épouse légitime qui veille au linge et aux clefs, par une abnégation calculée, par amour aussi, passe auprès de son mari affolé de douleur une journée admirable : muette et lui tenant la main, veillant son immobilité qu'elle prend pour le sommeil, réglant elle-même son départ pour Budapest. Il revient, il est malade, elle le soigne et elle le guérit. Peu à peu cet homme, accoutumé à la présence d'une femme, ne peut plus se passer de la présence de sa femme. En adoucissant patiemment la douleur de l'amant, elle reconquiert le mari. Il s'accoutume à la douceur de la maison ordonnée, et à cette atmosphère agréable. Seulement, quand il essaie de construire les thèmes entendus dans sa douleur passionnée, et d'en faire la *Symphonie douloureuse*, il sent que ces fragments ne prendront jamais vie, que ce

fruit déjà noué ne mûrira point. Pour n'avoir pas su vivre dans un deuil ardent, il a perdu son génie.

La nouvelle suivante représente la rencontre d'un modèle et d'un professeur, qu'une brève aventure conduit dans le même endroit où l'un avait conduit naguère la maîtresse qu'il aimait, et où l'autre avait suivi son premier amant : et chacun d'eux reste à pleurer le passé.

Entre les femmes qui écrivent, Mme Tinayre a seule, ou presque seule, au lieu de l'abandon aisé et souple, au lieu de l'écriture intuitive, au lieu de la confession parlée, ce qui fait les grands écrivains, un style. La force, la netteté, la précision, la sobre structure ; une vue exacte avec le don d'observer et de peindre ; une clarté de pensée et d'expression qui laisse juger exactement de ce qu'elle dit ; une puissance de pathétique qu'aucun écrivain peut-être n'a de nos jours ; toutes ces qualités sans cesse mieux dégagées et plus parfaites ; et si l'on pouvait employer ce terme de peinture, des ouvrages dont la matière est nette, sonore, résistante et serrée : voilà peut-être les traits essentiels d'un talent qui est d'une femme par l'émotion, mais qui a une autre fermeté et une autre consistance que celles où nous sommes habitués.

